

Debussy en Italie... par lui-même

(Tiré de Claude Debussy, *Correspondance 1872-1918*, édition établie par François Lesure et Denis Herlin, Paris : Gallimard, 2005)

LETTRE À HENRI VASNIER

(Rome, début février 1885)

Cher Monsieur Vasnier,

M'y voilà dans cette abominable villa. Et je vous assure que ma première impression n'est pas bonne ; il fait un temps épouvantable, de la pluie, du vent. Vous m'avouerez qu'il n'était pas besoin de venir à Rome pour retrouver le même temps qu'à Paris, surtout pour quelqu'un rempli de rancune pour tout ce qui est Romain.

Les camarades sont venus nous chercher à Monte Rotonde, dans une sale petite chambre où nous avons couché tous les six. Si vous saviez comme ils sont changés ; plus de cette bonne amitié de Paris, ils sont raides, ont l'air convaincu de leur importance, trop prix de Rome ces gens-là.

Le soir de mon arrivée à la villa, j'ai joué ma cantate qui a du succès près de quelques-uns, pas du côté des musiciens par exemple.

C'est égal ; ce milieu artistique dont parlent les vieux, cette bonne camaraderie me semble bien surfaite ; à part une ou deux exceptions, il est difficile de causer, et je ne peux m'empêcher de rapprocher près de ces

causeries banales vos bonnes et belles causeries qui m'ont tant servi et ouvert l'esprit sur bien des choses, ô oui je les regrette. Puis tout ce monde-là est parfaitement égoïste, chacun vit pour soi. J'ai entendu les musiciens, qui sont Marty, Pierné, Vidal, se démolir entre eux ; Marty avec Pierné démolit Vidal, Pierné avec Vidal démolit Marty, et ainsi de suite.

Ah, quand je suis rentré dans ma chambre qui est immense, où il faut faire une lieue pour aller d'un meuble à l'autre, que je me suis senti seul et que j'ai pleuré. [...]

LETTRE À HENRI VASNIER

(Rome, début septembre 1885)

Cher Monsieur Vasnier,

C'est à mon tour de vous demander pardon du grand retard apporté à ma réponse, mais il faisait une chaleur qui, pour un Romain à contrecœur comme moi, était parfaitement insoutenable, à tel point que quand je me mettais à jouer du piano, il suait comme une personne naturelle. Ajoutez à cela une invasion de petites bêtes nocturnes qui, non contentes de vous empêcher de dormir, vous rendent pareil à une écumoire.

Hébert prétendait que nous les inventions, qu'il n'en avait jamais senti ; tout ça, c'est pour dire du mal de la Villa, disait-il. Du reste, il aime tant l'Italie, que de ces ridicules, il fait des émerveillements ; il a été jusqu'à dire l'autre soir que les ivrognes à Rome, n'allaient jamais de travers, *ils ont le vin héroïque* ! Je crois bien, ils se flanquent des coups de couteau avec un héroïsme que je ne saurais contester, maintenant, reste à savoir s'il ne vaudrait pas mieux qu'ils marchent de travers, du reste ça m'est égal ; un Italien de plus ou de moins !...

Donc, j'ai quitté Rome, et été à Fiumiscine au bord de la mer ; je ne devais rester que huit jours, mais cela m'a tellement plu que je ne suis

revenu qu'avant-hier. Primoli étant à Paris à ce moment m'avait offert sa villa, qui est délicieusement arrangée ; elle ressemble à une description des cottages que Bourget aime tant, en mettant de côté le ciel qui (soyons justes) doit valoir mille fois mieux que celui d'Angleterre.

Ah ! j'ai pu satisfaire mes instincts sauvages autant que je l'ai voulu, ne connaissant personne, ne causant que pour demander à manger (ce qui m'a donné bien du mal).

J'ai travaillé presque bien, je me suis promené, comme si j'aimais cela de naissance. Peut-être que mon bord de mer valait bien le vôtre ; allez, ça manquait de monde et de casino, évidemment, mais c'est pourquoi je l'aimais.

Enfin tout cela ne m'empêche pas que je regrette de ne pas vous voir, et que je m'ennuie toujours. [...]

LETTRE À HENRI VASNIER

(Rome, 19 octobre 1885)

Cher Monsieur,

Pardonnez le grand retard de cette lettre, mais tous ces derniers jours, j'ai été repris par la fièvre et je ne me lève que depuis peu, quoique encore très fatigué. [...]

Laissez-moi seulement vous dire encore une fois que ce n'était pas pour ce que peut m'ennuyer le séjour de la Villa que je me plaignais, mais pour mon avenir, seul.

Ne croyez pas à l'influence de mes camarades d'abord, je les vois fort peu, et leur avis sur ce que je fais m'est complètement indifférent. Les raisons que vous me donnez pour combattre mon projet de démission sont toujours bonnes et je sais bien qu'elles ne viennent que de la sympathie que vous avez pour moi. Il doit donc vous paraître très étrange que

je n'y réponde pas plus raisonnablement, mais, vraiment, je ne sais si les tracas produits par mon retour à Paris ne vaudraient pas mieux que cette impuissance augmentant chaque jour. [...]

LETTRE À HENRI VASNIER

(Rome, fin novembre 1885)

Cher Monsieur,

[...] Il faut que je vous raconte ma seule sortie de ce mois. J'ai été entendre deux messes, une de Palestrina, l'autre d'Orlando de Lassus, dans une église, appelée l'Anima. Je ne sais si vous la connaissez (elle est enfouie dans un dédale de petites rues ignobles). Elle me plaît beaucoup étant d'un style très simple et très pur ce qui la distingue d'un tas d'autres, où règne une orgie de sculpture, peinture, mosaïque, que je trouve d'un aspect un peu trop théâtral ; dans ces églises le Christ a l'air d'un squelette égaré qui se demande mélancoliquement pourquoi on l'y a mis. C'est vraiment dans ce cadre qu'il faut entendre cette musique, qui est la seule musique d'église que j'admette, celle des Gounod et C^{ie} me paraît être le produit d'une mysticité hystérique et me fait l'effet d'une farce sinistre.

Les deux bonshommes susnommés sont des maîtres, surtout Orlando qui est plus décoratif, plus humain que Palestrina. Puis, je considère comme un véritable tour de force les effets qu'ils tirent simplement d'une science énorme du contrepoint ; vous ne vous doutez probablement pas que le contrepoint est la chose la plus rébarbative qui soit en musique. Or, avec eux, il devient admirable ; soulignant le sentiment des mots avec une profondeur inouïe, et parfois, il y a des enroulements de dessins mélodiques qui vous font l'effet d'enluminures de très vieux missels. Voilà les seules heures où le Monsieur à sensations musicales s'est un peu réveillé en moi. [...]

LETTRE À ÉMILE BARON

(Rome, septembre 1886)

Mon cher Ami,

[...] Ah ! j'en ai assez de la Ville Éternelle ; il me semble qu'il y a une éternité que je suis ici, et que Paris, les gens que j'aime, une certaine boutique de la rue de Rome qui contient beaucoup de mon affection, tout cela me semble ne plus exister.

J'en ai assez de la musique, de ce même et éternel paysage ; je veux voir du Manet ! et entendre de l'Offenbach ! Ceci a l'air d'un paradoxe, mais je vous assure que respirer l'air qui s'échappe de cette usine à Spleen vous donne les idées les plus follement fantasques. [...]

LETTRE À ÉMILE BARON

(Rome, 6 novembre 1886)

Mon cher Ami,

[...] Vous dirai-je que j'ai trouvé Rome de plus en plus salement laid ; c'est étonnant comme cette ville de marbre et de puces est peu sympathique, on s'y gratte et on s'y ennue. La Villa est toujours la fabrique de produits spleenitiques que je vous ai décrite trop souvent. Donc, passons. Ah ! j'ai changé de chambre. Maintenant j'ai l'esthétique plaisir de voir passer Romains et Romaines, et de longues kyrielles de prêtres dont les uns, tout de noir habillés, ressemblent à de fantastiques radis noirs, et les autres, vêtus de rouge, à d'espiègles piments. C'est tout à fait comme certains tableaux de féerie où l'on voit de chimériques légumes de toutes les tailles, et s'étendant à l'infini. [...]

LETTRE À ÉMILE BARON

(Rome, 23 décembre 1886)

Mon cher Ami,

[...] Que dites-vous de la jolie veste remportée par les Meyerbeeriens dans la personne de Salvayre ? Au fond, je crois que le public, malgré les épiciers et les pédicures qui en composent la meilleure portion, a assez des cavatines et autres pantalonnades destinées à faire ressortir les effets de voix ainsi que les effets de torse de messieurs les chanteurs. Du reste quelle drôle de chose : le public supporte très bien le mouvement littéraire, les nouvelles formes apportées par les romanciers russes – ça m'étonne même qu'il n'ait pas encore mis Tolstoï au-dessus de Flaubert – mais pour la musique, ils veulent qu'elle reste bien tranquille, et feraient quasiment une révolution pour un accord un peu dissonant. Avouez que c'est un peu arbitraire. [...]

LETTRE À ANTOINE MARMONTEL

(Rome, 1^{er} janvier 1887)

Cher Maître,

[...] Du reste, mon impression définitive est qu'en somme, nous les Parisiens de 1887, serons malgré tout dépaysés, et durement écrasés par la grandeur de Rome. Tenez ; si vous saviez comme nos vestons, nos chapeaux nous font mal à la chapelle Sixtine ; sans parler des tribus d'Anglais gâchant encore cet endroit. Certes, je me courbe avec humilité devant ces chefs-d'œuvre, seulement je crois que nous ne pouvons en tirer que des impressions d'œil et non des impressions d'âme, pour tout dire : vivre avec eux.

J'ai la certitude que ceux qui braillent leur admiration par-dessus les toits ne sont pas plus avancés que moi, dont la passion discrète a le courage de se dire : « Tu es trop petit, et n'essaye pas de monter à cette échelle de Jacob. » [...]

LETTRE À ERNEST HÉBERT

(Paris, 17 mars 1887)

Cher Maître,

[...] J'ai vécu pendant ces mois d'une vie de rêve, tout entier à mon travail, tous mes efforts tendus vers un idéal d'art très élevé, cela sans m'occuper de ce qu'en pensera Pierre ou Paul. Maintenant je me demande comment je vais faire, avec ma sauvagerie exagérée, pour trouver mon chemin et me débattre au milieu de ce « Bazar au Succès » et je pressens des ennuis, des froissements sans nombre. Bien sûr, je m'en vais regretter, de toute ma sensibilité, ma chambre si jolie, votre bonne amitié, cher Maître, et vos si chauds encouragements. Au fond, voyez-vous, on devrait faire de l'Art pour cinq personnes au plus, et cinq personnes qu'on aimerait bien ! Mais chercher à avoir la considération des boulevardiers, gens du monde, et autres légumes, mon Dieu que ça doit être ennuyeux. En voilà assez sur moi ! Je finirais par devenir ennuyeux à mon tour ! [...]

LETTRE AUTOGRAPHE DE CLAUDE DEBUSSY
PENDANT SON SÉJOUR ROMAIN.
Collection particulière.

Ville Thibou.


30. 11. 78

Cher Thibou,

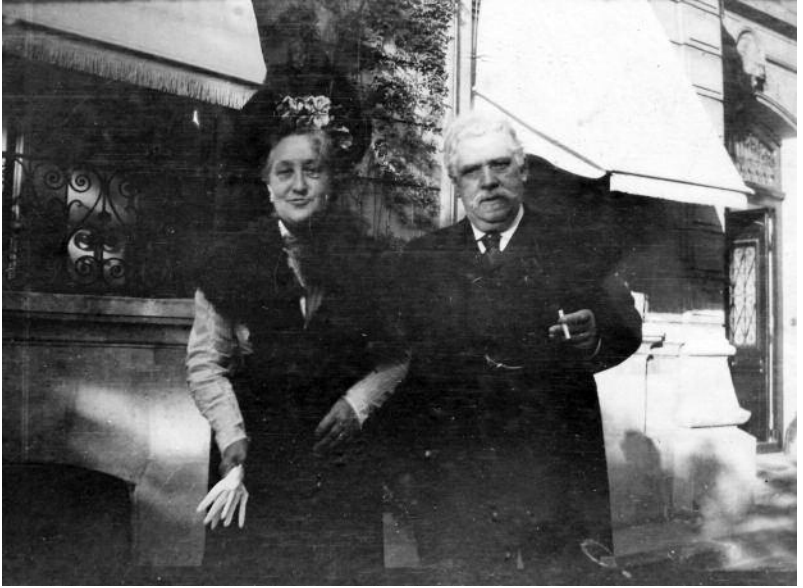
Tu vas avoir le portrait que vous m'avez demandé
je t'en envoie les heures qui il pourra vous faire plaisir
et un tout au fait de son fait de voir qu'il
vous fait avec un bonheur le plus affectueux
meu. amicalement respectueux et dévoué.

Thibouant paraitrait pas de vous demander, au qui a
fait, dans sa dernière lettre, et au sujet de ce grand
détail de vous, je t'embrasse en vain, et vous m'avez
qu'il ne peut pas dire tout ce qu'il a dit, je suis bien sûr
que les lettres sont pleines d'amour, mais à cela je
ne puis rien, et je ne puis pas vous faire voir
que c'est la la moitié qui son fait m'embrasser
d'autant à cause de la bonne affection que vous
m'avez prouvé auparavant, donc, j'espère enfin que
cette lettre sera plus heureuse et que vous voudrez
bien m'embrasser, et m'embrasser pas plus
longtemps de bonheur de vous être

Avec un meilleur souhait et affectueux
à vous







LES PARENTS DE DEBUSSY VERS 1907.
Centre de documentation Claude Debussy.

LA MAISON NATALE DE DEBUSSY À SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.
Centre de documentation Claude Debussy.